

Force

Taha Hussein

Kawkab al-Sharq, 3 juillet 1933

Une force extrême, qui figure la majesté de l'État et sa grandeur, la puissance de l'État et son ascendant, la gloire de l'État et son indépendance, dans la ville d'Alexandrie, lorsque le chef de la délégation wafdiste et son compagnon y sont arrivés hier ; et une faiblesse extrême, à Port-Saïd, qui figure la mansuétude de l'État et son acquiescement et sa soumission, la patience de l'État et son endurance, quand les missionnaires se sont déchaînés, que les intrigants ont intrigué, et que les agresseurs se sont attaqués à la foi et aux mœurs, à la dignité et à l'honneur.

À Alexandrie, on dresse un cordon autour de la gare, on y entasse soldats et policiers, et l'on ne permet au peuple d'accueillir son chef que dans une mesure comptée. Et quand le chef du Wafd et son compagnon sortirent de la gare — parlez donc de soldats et de policiers, parlez de force et de puissance, parlez de nombre et d'équipement, parlez de routes bloquées et de positions occupées, de foules repoussées et de bienvenus refoulés, parlez de matraques et de fouets, parlez de tout ce qu'il vous plaira qui figure la puissance, l'autorité, une force à laquelle nulle force ne ressemble — et ne la comptez pas en soldats par centaine, ni par centaines, ne l'élevez pas même au millier, mais élevez-la plutôt aux milliers. Et pourtant il n'y eut à Alexandrie, malgré tout cela, nulle atteinte à la foi, nul méfait commis, nulle mauvaise action perpétrée, nul outrage, nulle atteinte à la sécurité, nulle corruption de l'ordre : il y avait seulement deux dirigeants parmi les dirigeants de l'Égypte se rendant vers une ville parmi les villes d'Égypte, où le peuple, le peuple d'Égypte, les accueillait. Il n'y avait rien de plus dans cette affaire.

Mais à Port-Saïd, c'est l'art politique et la finesse qui se montrent, c'est le calme et la longanimité qui se montrent, c'est la maîtrise de soi qui se montre, disciplinée par la patience et poussée, dans l'endurance, jusqu'à l'extrême limite où l'endurance puisse atteindre — tout cela devant une compagnie d'étrangers venus à nous en hôtes, que nous avons magnifiquement reçus, dont nous avons honoré l'hospitalité, à qui nous avons accordé protection et assistance, pour qui nous avons aplani toute chose et facilité toute voie — et qui nous ont récompensés de la plus belle des récompenses, en s'en prenant à nos jeunes filles et à nos jeunes gens,

à nos hommes et à nos femmes, les séduisant, les attirant, les égarant en matière de foi, et les contraignant à l'abandonner et à s'en détourner, recourant à la contrainte chaque fois que la contrainte était nécessaire.

Et nous le sentons, et cela nous fait mal, et nous nous en plaignons, et cela nous accable, et nous recourons, en cela, à notre puissant gouvernement — pourvu de fermeté et de sérieux, de nombre et d'équipement, de force et d'autorité, d'un souci ardent de préserver la dignité et de protéger les vies et les biens et de sauvegarder les croyances, les mœurs et l'honneur — nous recourons à ce gouvernement qui est le nôtre, l'appelant contre ces hôtes qui sont les nôtres ; mais nos voix ne l'atteignent qu'après peine et labeur, et notre plainte ne l'émeut qu'après insistance et longue affliction. Et lorsque enfin les voix l'atteignent, et que la plainte l'émeut, il fait montre d'une telle économie d'effort, d'un tel sang-froid et d'une telle longanimité, que cela pourrait bien servir de proverbe, et faire un modèle de conduite pour ces nations indociles qui se disent libres et indépendantes.

Là, le gouvernement tempore et tergiverse, le gouvernement patiente et s'arme de patience, le gouvernement déploie des trésors d'ingéniosité et toute une gamme d'habileté — non pour arrêter ces missionnaires dans leur agression, ni pour les détourner de leur excès, car cela est chose au-dessus de la force du plus fort, mais pour sauver d'eux ce qui peut être sauvé de notre foi, de notre dignité, de nos mœurs, de notre honneur et de notre liberté, et pour délivrer d'eux ceux de nos fils et de nos filles qui peuvent être délivrés, dans un calme parfait, une paix complète, une courtoisie abondante et un doux et joli sourire. Et la conduite de notre gouvernement, dans le calme et la douceur, dans l'amour de la paix, dans la courtoisie et la tendresse envers les missionnaires, ne s'arrête pas là, laissant leurs écoles et leurs instituts debout, portes ouvertes, salles largement offertes à quiconque la tentation et la séduction y attirent — non, elle va plus loin, leur accordant des délais et leur fournissant les moyens de l'agression et de l'excès, afin qu'ils puissent manœuvrer et négocier, afin qu'ils puissent reprendre l'effort de récupérer ceux qui leur ont échappé et se sont soustraits à leur emprise, afin qu'ils puissent tenter d'entraver les jugements de la justice, et les entraver, pour un temps long ou court. La conduite de notre gouvernement ne s'arrête même pas là, mais va au-delà, vers ce qui témoigne encore mieux de largeur d'esprit, d'ampleur de cœur et de solidité de patience, et du souci de témoigner courtoisie aux étrangers et tendresse envers eux, de ménager les étrangers et de les traiter avec

douceur. Car un correspondant nous a écrit de Port-Saïd, nous informant que le gouvernement se surveille lui-même par lui-même, entrave son propre ordre par son propre ordre, et se lie une main par l'autre. Oui — un correspondant nous a écrit, nous informant que le gouvernement agit ainsi à Port-Saïd par excès de courtoisie envers les étrangers, et excès de précaution, de peur qu'un mal venu du gouvernement ne les atteigne, ou qu'un tort ne leur advienne de sa part.

On prétend que le ministère des Waqfs — qui est, à notre connaissance, l'un des ministères du gouvernement — a préparé un sermon sur la question des missionnaires, et l'a fait circuler auprès des imams des mosquées pour qu'il soit prononcé devant les musulmans le jour du vendredi. Et dans ce sermon, il y avait un appel modéré à Dieu, un appel excessif au gouvernement, et un adoucissement de la question des missionnaires. On dit : le sermon parvint à Port-Saïd et échut à un imam parmi les imams des mosquées ; l'homme se prépara à le prononcer, et les musulmans se préparèrent à l'écouter — mais une main gouvernementale reprit avec violence ce qu'une autre main gouvernementale avait envoyé ; la main du ministère de l'Intérieur s'étendit et reprit ce que la main du ministère des Waqfs avait donné. Et l'imam officiel ne put prononcer le sermon officiel par ordre officiel, et il prononça donc un sermon que le peuple interpréta à sa guise, s'interrogeant, multipliant les questions, y insistant. Et lorsque la prière fut achevée, et qu'un long moment se fut écoulé depuis son achèvement, le sermon fut rendu à l'imam, pour qu'il le prononce s'il le souhaitait, après que l'heure prévue pour sa prononciation fut déjà passée.

On dit : celui qui représenta le ministère de l'Intérieur dans cette mainmise sur le ministère des Waqfs fut le commissaire de police anglais, non le gouverneur égyptien. On dit : il est fort probable que ce commissaire anglais soit en rapport avec le ministère de l'Intérieur et avec la direction de la Sûreté générale européenne, et que son lien avec elle soit peut-être plus fort et plus solide que son lien avec la direction de la Sûreté générale égyptienne. On dit : cela signifie que c'est la direction de la Sûreté générale européenne qui a surveillé une mosquée parmi les mosquées des musulmans, qui a mis en tutelle un imam parmi les imams des musulmans, qui s'est immiscée dans une affaire parmi les affaires des musulmans, et qui a lié la main du ministère le plus étroitement lié à la vie des musulmans et aux rites de l'islam.

Tout cela, on l'a dit, et tout cela, on nous l'a écrit, et nous y avons fait allusion samedi, et nous avons demandé au gouvernement de le

démentir ou de le nier. Le samedi soir passa, et sa nuit ; le dimanche passa, et sa nuit ; le lundi atteignit son milieu — et le gouvernement n'a pas dit un mot à ce sujet, et n'a rien nié de tout cela. Soit parce que le ministère était occupé par le chef du Wafd et son compagnon, et leur voyage à Alexandrie, et le rassemblement du peuple pour les y accueillir, et le détournement du peuple de ce rassemblement, et sa surveillance une fois qu'il fut incapable de le détourner, et la surveillance du chef du Wafd et de son compagnon dans tous leurs mouvements et tous les discours qu'ils prononçaient ; soit parce que le ministère lui-même était en train de déménager à Alexandrie, commençant son travail dans la seconde capitale, de sorte que les ministres étaient occupés — loin du prosélytisme et des missionnaires, loin des imams et des fidèles, loin des prédicateurs et du commissaire — à examiner leurs bureaux, à mettre de l'ordre dans leurs affaires, à disposer leur mobilier, à placer leurs sièges de manière à ce que la brise y entre ou en soit écartée, et tout ce qui s'ensuit, à savoir l'examen de leurs maisons et de leurs demeures parmi les hôtels, et l'adaptation de tout cela à leurs besoins et à leur confort. Et quelle étrangeté y a-t-il là ? Car les besoins des ministres sont les besoins de l'État, et le confort des ministres est le confort de l'État. Et il est raisonnable que les ministres soient occupés par certaines affaires de l'État au détriment d'autres. Ou bien parce que le gouvernement ne trouve rien à dire.

Et les nouvelles qui nous sont parvenues de Port-Saïd sont vraies ; il n'y a aucun moyen de les démentir ou de les nier. Et voilà précisément ce que nous craignons, ce que nous souhaitons à Dieu qu'il n'en soit rien — car ce serait trop demander au ministère de l'Intérieur que de lier la main du ministère des Waqfs à ce point ; et il eût été facile, que dis-je, il eût été nécessaire, que le ministère de l'Intérieur et le ministère des Waqfs s'accordent sur le texte de ce sermon avant qu'il ne soit diffusé. Et pire encore serait que le commissaire anglais eût fait cela de sa propre initiative — mettant en tutelle le ministère des Waqfs et liant l'une des mains de l'État, s'immisçant dans une affaire de religion, le gouvernement n'en sachant rien et n'en entendant rien. Et pire que l'un et l'autre serait que ces nouvelles se révèlent vraies, et que le gouvernement passe cela sous silence comme si de rien n'était, ou comme si cela ne contredisait pas ce qui est dû à l'État en dignité, ce qui est dû à la religion en sauvegarde, et ce qui est dû aux rites du culte en respect. L'un de deux : ou bien cette nouvelle est vraie, et le gouvernement doit alors prendre une mesure conforme à la dignité et à la fierté nationales, ou du moins nous expliquer sa position en tout état de

cause ; ou bien cette nouvelle est fausse, et le gouvernement doit alors la démentir d'un démenti catégorique et la nier d'une négation qui ne laisse place ni au doute ni au soupçon.

Et nous ne pensons pas que le gouvernement se satisferait que le peuple sache de lui une telle soumission et une telle complaisance ; nous ne pensons pas que le ministre de l'Intérieur se satisferait que le peuple sache de lui qu'un de ses fonctionnaires a fait une telle chose sans en référer au ministre ; nous ne pensons pas que le ministre de l'Intérieur se satisferait que le peuple le croie capable d'avoir autorisé le commissaire de Port-Saïd à faire une telle chose ; ni ne pensons-nous que le ministre des Waqfs se satisferait que les sermons des mosquées deviennent, eux aussi, soumis à la surveillance anglaise — surtout lorsque ces sermons émanent du gouvernement, non du peuple, ni des chefs du peuple. Quoi qu'il en soit, nous pouvons assurer au gouvernement que l'histoire de ce sermon, et d'autres histoires de missionnaires, méritent davantage son attention, sont plus dignes de son soin, plus aptes à l'occuper le jour et à le tenir éveillé la nuit, et offrent une occasion plus digne de montrer sa puissance et son autorité, que le voyage du chef du Wafd et de son compagnon à Alexandrie, et l'accueil que leur a réservé le peuple, un accueil qui n'est que leur dû, et qui traduit l'amour sincère et la profonde vénération de ce peuple.